passerait pas sous la porte un peu basse qui donne accès à nos projets ; il faudrait le mutiler.

Nous marchons rapidement vers d'autres transformations. Ceux qui d'un air de sacrifice annonçaient que nous allions nous anglifier sont loin de compte ; nous allons devenir plus français au contraire. La tendance en ce sens est visible : nous remontons vers Paris. Dans dix ans, on grasseyera sur la plate-forme. Il y a des critiques, et des plus méritants, qui s'appliquent à faire rentrer dans notre langue tous les mots qui en sont sortis. Nous finirons par parler tous encore une fois comme à Saint-Malo, et notre style reprendra les élégances qu'il a perdues au contact de l'anglais, et dans le rude usage que nous en avons fait pour défendre nos droits menacés.

On était bien loin de là avant 1840. Les relations avec la France étaient nulles ; on comptait les Français qui étaient venus dans ce pays. A Montréal, les hommes politiques, M. La Fontaine, M. Morin, M. O'Callaghan, M. Rodier, et les plus jeunes, M. C.-O. Perrault et M. Georges Cartier, se réunissaient chaque après-midi pour causer des événements du jour à la librairie de mon père, située dans cette rue Saint-Vincent restée chère aux avocats. La *Minerve* et le *Vindicator*, avaient leurs bureaux à deux pas de la librairie canadienne, et c'est dans ce cercle que s'organisaient toutes les mesures de résistance à l'oppression.

J'ai souvent entendu parler de ces réunions quotidiennes, toujours très animées, très cordiales, auxquelles on amenait aussitôt les étrangers, et surtout